Métamorphoses sexuelles et sexualité féminine durant la Renaissance

MASSIMO CIAVOLELLA

Dans un des traités les plus importants et complets sur la mélancolie érotique écrits avant le dix-neuvième siècle, le *Traicté de l'essence et guerison de l'amour, ou melancholie erotique*, publié à Paris en 1623, l'auteur, le médecin français – ou plutôt le physicus – Jacques Ferrand, au tout début, après avoir expliqué ce qui l'incitait à "... enseigner les remedes de l'Amour ou de la Melancholie Erotique," (ch. 1), au chapitre II examin brièvement "Les symptomes de la Melancholie Erotique."

Le chapitre débute par l'affirmation que "Les divers et pertroubles mouvemens desquels l'ame d'un amant est bourrelée lors qu'il aime avec passion, causent plus de maux aux hommes que toute autre passion d'esprit ...":¹ plus de mal que la joie excessive, la douleur, la colère, la peur et la tristesse. Et bien que les cinq autres affections semblent avoir aussi un aspect positif, "... l'Amour ne semble profiter à personne. ..." L'amour, en fait, est le "... principe et l'origine de toutes nos affections, et l'abbregé de toutes les perturbations de l'ame ..."² Les affections, cependant, peuvent se manifester seulement à l'intérieur de l'organisme physique: "A cause de ces perturbations de l'esprit, le sang devient sec, terrestre et melancholique ... dont plusieurs sont tombez en des horribles accidents et mauvais symptomes: estant devenus melancholiques, fats, misanthropes, maniaques et loups-garoux. ..." ³ Ferrand suggère quelques exemples: celui d'un jeune homme qui devint fou à cause de l'amour, proposé par le médecin Arétée de Cappadoce, un cas similaire rapporté par le médecin François Valeriola dans son *Observationes medicinales* durant la Renaissance; quelques exemples provenant d'une connaissance des classiques: le poète Lucrèce qui perdit la raison à cause de l'amour; Iphis qui plongea dans un état de folie mélancolique par amour d'une statue de marbre; Sappho, qui, désespérée par son amour pour Phaon, se précipita dans la mer depuis la falaise de Leucade.

C'est alors que le véritable argument du chapitre, et implicitement du traité, est énoncé: "... car les femmes sont plus griesvement et plus souvent travaillés de ces maux, que les hommes. ..." ⁴ La suite du chapitre – et je

veux insister ici sur sa primauté à l'intérieur du traité – consiste en une diatribe contre les femmes, suivant les lignes familières de la misogynie au Moyen Age et à la Renaissance, et une discussion des états maniaques d'hyper-excitation sexuelle provoqués par des causes organiques et décrits par une variété d'appellations: *hysteria*, *nymphomania*, *furor uterinus*, *hysteromania*, *mania ex utero*, *erotomania*, etc.

J'ai constaté que la femme était considérée comme étant plus sujette que l'homme aux désordres physiques et émotionnels provoqués par l'amour, et ce de par sa constitution. Cette question, ainsi que son corollaire, "*Si l'Amour des femmes est plus grand, et pire que celui des hommes*" (le titre du ch. 28 du traité de Ferrand) demeura au centre de vives controverses jusqu'à tout récemment. On pensait alors que la température du corps des femmes était plus basse que celle des hommes, et puisqu'elles étaient plus froides devaient donc être moins passionnées que ces derniers, plus réservées et moins sujettes à l'*erotomania*. Mais la croyance contraire, qui s'appuyait sur une tradition qui remontait à Hippocrate et qui était acceptée pleinement par Galien et les médecins arabes, était très répandue. Le seule façon de réconcilier la froideur des femmes avec leur évidente extrême sensibilité et leur propension à l'*erotomania* consistait à associer la maladie avec le refoulement des sens et l'hystérie. C'est pourquoi Du Chemin déclare en 1576 que les désirs sexuels insatisfaits provoquaient la folie des vierges,⁵ alors que Buvard considère en 1604 les femmes comme étant plus passionnées et fonde son opinion sur des différences d'humeur.⁶ De Quanteal affirme en 1649 que les femmes éprouvaient un plus grand plaisir durant les rapports sexuels et ressentaient un orgasme plus intense.⁷ Jacques Ferrand résume les symptômes de l'*erotomania* en énumérant avec diligence les manifestations généralement associées à l'hystérie: trop d'amour, selon lui, donne "... les pasles et blafardes couleurs [au teint] jointes à une fièvre lente, que nos modernes praticiens appellent fièvre amoureuse [dans la thèse de Marquard *De febre amatoria* (1706) ces deux symptômes, appelés *febris alba virginea* et *cachechiam*, sont considérés comme spécifiques aux jeunes femmes],⁸ les battemens de coeur, bouffissure de visage, appetits depravez, chagrins, souspirs, larmes sans occasion, faim insatiable, soif enragée, syncopes, oppressions, suffocations, veilles continuelles, cephalalgies, melancholies, epilepsies, rages, fureurs uterines, satyriases et autres pernicious symptômes. . . ."⁹

La majorité des textes médicaux des quinzième, seizième, et dix-septième siècles proposent des cas de personnes victimes de cette maladie, la plupart provenant de sources classiques, particulièrement la poésie, l'historiographie, et la mythographie; très peu – mais d'une manière plus fréquente à partir du milieu du dix-septième siècle – décrivant des cas réels. Les histoires de cas que l'on retrouve dans le livres d'*Observations médicales* traitent les hommes et les femmes presque sur un pied d'égalité, alors que les

thèses médicales que nous avons consultées, rédigées pour la plupart en France et en Allemagne discutaient d'une manière quasi obsessionnelle l'érotomanie et la *furor uterinus*. En voici deux exemples: Petrus Forestus décrit dans un chapitre sur "La fureur provoquée par l'amour fou":

un jeune homme de Delphes . . . rendu fou par l'amour . . . étendu sur son lit, abandonné et malheureux. Après six semaines, alors que sa folie le minait, je fus convoqué. On le découvrit non seulement fou mais aussi tellement maltraité par les remèdes administrés par des femmes ignorantes que je n'avais jamais rien vu de comparable ou de si horrible à décrire. Elles avaient placé sur sa tête nue un objet de bronze, servant habituellement à réchauffer le lit, tellement chaud qu'il brûla le sommet de sa tête tout entier. Il en résulta une blessure dont le péricrâne et la peau furent enlevés jusqu'au crâne, de sorte qu'une partie de ce dernier était complètement à découvert. Voyant cet homme totalement abandonné . . . nous ordonnâmes qu'un chirurgien habile et cultivé soigne la blessure puisque les femmes l'avaient maltraité depuis le début. . . .¹⁰

La thèse de Lochner sur la *furor uterinus*, rédigée en 1684, décrit un cas que l'on citait encore au dix-neuvième siècle dans les ouvrages médicaux:

A French girl, both noble and marriageable, was leading an idle life and following a warm diet. After she had had a clandestine love affair with someone below her station, to whom her parents refused to give the nod, she began to be worn out by insomnia. For several days she began to call out loudly, to exhibit the part of her body that distinguishes the sexes, to sing lascivious songs, to look ferociously, and when someone tried to resist the woman in her sexual fury her excitement increased. In fact, if she were not bound with strong chains and held in bed by two or three men, she would conceive a fire in her joints and leap naked from the bed, and if she would encounter some man she would rush fiercely at him and lustfully beg him to perform the rites of Venus with her. She was constantly awake, her eyes glowed, her intentions were bad, her speech was coaxing. Her face was wholly inflamed and swollen. A pungent, sticky mucous humor that almost rotted the bed linen flowed at irregular intervals through the portal of modesty. 'And foul breath pouring from black jaws strikes the nostrils with its odor.' The pulse was strong, the tongue dried out and there was wasting of the whole body. When a doctor was called, he had the girl confined in a French *carnifacina* [a Medical Torture house] where after blood-letting, repeated 30 times in six days, he drew from the girl along with her blood at the same time her insane mind, mad love, dear life.¹¹

La différence entre ces deux descriptions est frappante: d'abors celle d'un médecin plein de compassion et ensuite celle de Lochner qui, au contraire, décrit jusque dans les détails les plus morbides le comportement de la jeune fille, qui est transformée en un être qui n'a presque plus rien d'humain, en une sorcière, un démon maniaque et séducteur. La lecture des ouvrages contemporains démontre que cette différence prononcée entre la

manière dont les états d'hyper-excitation érotique des hommes et des femmes étaient décrits relève de la norme. La plupart des médecins d'alors semblent partager l'opinion de l'influent savant Sennert, qui pensait que l'une des causes importantes de l'*erotomania* chez les femmes était l'influence du démon.

Mais la science médicale pousse encore plus loin ce processus de transformation monstrueuse de la femme. "Hippocrate [comme Ferrand le signale dans le chapitre que nous examinons ici] semble donner à l'amour passionné la vertu de changer les femmes en hommes."¹² Ferrand fait référence ici à deux exemples spécifiques provenant des *Aphorismes* d'Hippocrate racontant l'histoire de deux femmes, l'une d'Abderes et l'autre de Nanno, qui furent séparées de leur maris – donc privées de toute activité sexuelle – et qui perdirent la raison et développèrent des attributs masculins,¹³ bien que lui-même se refuse à croire à la possibilité d'une telle transformation: "j'oserois croire ce changement non du sexe, mais de l'habitude et complexion."¹⁴ Le reste du chapitre, cependant, est consacré entièrement à l'opinion de médecins qui crurent en cette possibilité, en commençant par Aristote et Galien jusqu'aux médecins contemporains: "... Galien, Fuchse, Foesius, et plusieurs autres Medecins ou interpretes du divin Hippocrate ... se tiennent à la lettre, tellement qu'à leur dire, il nous faudroit croire les fables d'Iphis, Caeneus, et tout ce que les auteurs recitent de Cossitius, Cassinus, et plusieurs autres jeunes filles devenuës masles en leur puberté à Smyrne, Argos, Naples, Auch, Vitry, Conimbre, Salerne, et ailleurs. ..."¹⁵ La liste d'auteurs qu'offre Ferrand afin de défendre ses vues, bien que non exhaustive, comporte les noms de plusieurs écrivains illustres et influents de l'antiquité et de son temps: Pline, Ovide, Ausonius, Aulus Gellius, le cardinal Raffaele Maffei (Volaterranus), Battista Fregoso (Fulgoso), Amatus Lusitanus, Ambroise Paré, Severen Pineau. Ferrand ne mentionne pas les *Controverses anatomiques* d'André Du Laurens, bien que ce soit la source d'inspiration du passage tout entier. Un autre exemple peut démontrer ici jusqu'à quel point les transformations sexuelles de la femme préoccupaient les scientifiques d'alors. Dans son traité *De maladies des femmes*, qui discute des tares congénitales, des monstres, et de leurs causes, Jean Liebault attribue ces transformations sexuelles à une surabondance de semence au moment de la conception [alors que d'autres médecins attribuent ce changement à une surabondance de semence chez la femme]:

Pareillement de l'abondance de semence accompagnée de chaleur abondante puet advenir que les femmes degenerent en hommes ... Amatus Lusitanus en la seconde centuries, curation trenteneviesme, recite d'une fille nommée Marie, à laquelle à la venue des ses fleurs luy sortist un membre viril, qui estoit caché dedans au paravant, et ainsi la fille devint masle. ...¹⁶

L'origine de cette métamorphose nous ramène à la notion que les femmes sont plus froides que les hommes, qu'elles sont en fait, selon une définition d'Aristote que Ferrand ne néglige pas, un *harren pepērōmenon*, un homme imparfait, "... ne differant du masle, que des parties genitales, lesquelles selon Galien, sont en la femelle retenues et encloses au dedans par defect de chaleur suffisante pour les pousser au dehors. ... Il se peut donc faire assez facilement selon cette doctrine du Genie de la nature, et de Galien, qu'une fille eschauffée de la furie d'amour poussa au dehors ses parties genitales, qui sont celles de l'homme remversées. ..."¹⁷ En résumé, les jeunes filles deviennent donc nymphomanes si elles sont maintenues trop longtemps hors de la compagnie des hommes; elles peuvent devenir nymphomanes même après le mariage, si elles sont privées d'activité sexuelle; et étant des hommes inversés par manque de chaleur naturelle (voir illustration),¹⁸ elles peuvent se changer en hommes à cause d'une surabondance de semences provoquée par l'absence de contacts sexuels. En fait, certaines femmes, croyait-on, avaient une surabondance de semence à la naissance et donc une prédisposition naturelle au changement de sexe.

Dan tous ces cas la femme est sujette à une transformation monstrueuse: la douce créature à laquelle Ferrand fait brièvement référence, la femme "... moins robuste et nerveuse, mais plus humide, delicate, et de plus douce conversation,"¹⁹ disparaît. A sa place on découvre un être qui n'est plus une femme et qui ne pourra jamais devenir un homme. La possibilité même de ce processus d'éversion, pour employer ici le mot utilisé par les anthropologues du dix-neuvième siècle pour décrire les lèvres des populations africaines qu'ils rencontraient, est chargée de la notion de l'Autre, le 'monstrum'; mais aussi de la source et du produit monstrueux des transformations anormales – la perversie et la perversisseuse.

La fin du second chapitre de Ferrand est fidèle à l'esprit de son temps et aux écrits canoniques d'alors. Il trouve son inspiration, en fait, dans les *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables*:

... ces bonnes femmes avoient la partie, que Manard nomme queue, Abulcasis *tetiginem*, Moschion et Mercatus *symptoma turpitudinis*, Aretaeus *nympham*, Fallope *clitorida*, Columbus *amorem et dulcedinem Veneris*, Avicenna *albatram, id est virgam*, tellement grande, qu'elle representoit un membre viril: ce qui est arrivé à plusieurs autres femmes, qui abusans mal heureusement de ceste partie, ont esté appellées *Fricatrices* par les Latines, de Greces *tribades*, et des François, Ribaudes, ou nombre desquelles Suydas et Muret mettent la docte Sappho. ...²⁰

La seule thérapie généralement prescrite par les médecins était le coït – en s'empressant d'ajouter qu'il devait être consacré par les liens du mariage. La réalité de ce qui se passait à l'intérieur des murs des asiles, ou *carneficina*, était cependant toute autre – une histoire qui ne peut être

reconstituée que d'une manière très fragmentaire, mais où il semble clair que les rapports sexuels avec les patientes étaient fréquents et considérés comme palliatifs et remèdes dans la lutte contre le monstre à l'intérieur.

University of Toronto

Notes

- 1 Jacques Ferrand, *Traicté de l'essence et guérison de l'amour, ou de la melancholie erotique* (Paris, 1623), p. 6.
- 2 *Ibid.*, p. 8.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 9.
- 5 Petrus Du Chemin, *An insanienti Virgini Venus?* (Diss., Paris, 1576), p. 14. Voir aussi Oskar Diethelm, *Medical Dissertations of Psychiatric Interest* (Basel: S. Karger, 1971), p. 68, et son "La surexcitation sexuelle," *L'Evolution psychiatrique*, 2 (1966).
- 6 Carolus Buvardus, *An mulieri quam viro Venus Aptior?* (Diss., Paris, 1604), cité par Diethelm, *Medical Dissertations*, p. 68.
- 7 *Ibid.*
- 8 Lambertus Joh. Fridericus Marquard, *De febre amatoria* (Diss., Paris, 1651), p. 8.
- 9 J. Ferrand, *Traicté*, p. 9.
- 10 Petrus Forestus, *Observationum et curationum medicinalium ac chirurgicarum opera omnia* (Frankfurt, 1634), obs. XXIX.
- 11 Cité par Diethelm, *Medical Dissertations*, p. 66.
- 12 J. Ferrand, *Traicté*, p. 10. Le texte original se lit en fait "de changer les hommes en femmes," une erreur d'impression évidente.
- 13 *Ibid.*, p. 10 f. Pour Hippocrate voir ses *Aphorismes* in *Oeuvres complètes*, éd. Littré, Vol. 5.
- 14 Ferrand, *Traicté*, p. 11.
- 15 *Ibid.*
- 16 Jean Liébault, *De maladie des femmes* (Lyon, 1598), pp. 623-33.
- 17 Ferrand, *Traicté*, p. 12.
- 18 Cette illustration provient de l'édition de 1495 du livre de Johannes de Ketham, *Fasciculus medicinae*.
- 19 Ferrand, *Traicté*, p. 11.
- 20 *Ibid.*, p. 13.